mort en 1850. Biot fils, s'était d'abord dévoué aux sciences exactes et avait accompagné son père en Italie, en Illyrie, et en Espagne, où ce dernier avait fait ainsi qu'en Ecosse et aux Iles Orcades de nombreuses expériences et observations astronomiques ; mais en se livrant à des recherches du même genre que celles que nous venons de mentionner, il se sentit attiré par cette pente irrésistible qui mène quelquefois d'une science à l'autre, vers l'étude des langues orientales, et finit par s'y consacrer irrévocablement. Outre une foule de mémoires publiés dans le *Journal des Savants* et dans les diverses *revues*, Edouard Biot écrivit trois grands ouvrages : un dictionnaire géographique de l'empire chinois, une histoire de l'instruction publique en Chine, et la traduction du *Tchéou-li*, qui contient le tableau de l'organisation politique et administrative de la Chine au douzième siècle avant notre ère. Sa mort fut une perte considérable pour la littérature orientale, et une terrible épreuve pour son père, son guide et son collaborateur dans la plupart de ses recherches. Le noble vieillard n'avait-il pas le droit de compter sur son fils comme sur l'héritier et le continuateur de sa gloire et n'était-ce pas une bien terrible chose que d'être ainsi trompé dans l'espoir si légitime qu'il entretenait de voir s'agrandir chaque jour une réputation qui deviendrait l'égale de la sienne et finirait par se confondre avec elle ?

Ce fut Biot père, qui publia la traduction du *Tchéou-li* ; les travaux de révision et la savante préface de ce livre l'occupèrent dans des moments bien pénibles pour lui. La maladie et la mort de ce fils doublement cher et par les liens de la nature et par ceux de la science, coïncidèrent en effet avec les dernières scènes de carnage que les révolutions récentes ramenèrent sous ses yeux ; car il entra dans la destinée de Jean-Baptiste Biot d'être le témoin de tous les bouleversements que sa patrie a subis depuis la chute de l'ancienne monarchie, sous laquelle il était né. D'innombrables événements se sont pressés sous ce regard calme et attentif, que n'absorbaient pas entièrement ses études. Et qui peut dire dans l'incertitude où nous sommes de toutes choses, si sa verte vieillesse n'est pas destinée à voir passer encore plusieurs tableaux de la lanterne magique de l'histoire ?

Voici du reste ce qu'il dit dans la préface de l'ouvrage de son fils : "Mon pauvre fils y a usé le reste de ses forces et consumé les cinq dernières années de sa vie. Je dois remercier Dieu de m'avoir accordé après lui, assez de jours pour avoir pu achever d'élever ce monument à sa mémoire, avec l'assistance de son maître M. Julien. En me dévouant à ce pieux devoir, je croyais l'avoir près de moi et qu'il ressentait ce dernier témoignage de notre mutuelle affection. Oui, il y a des communications de sentiment qui survivent à ce mystère de la mort, et qui rejoignent encore les âmes aimantes qu'elle a séparées. Dirai-je au prix de quels tourments d'âme ces travaux ont été achevés ? C'était pendant les journées de juin. Nous étions là au collége de France, trois familles dont les chefs n'ont vécu que pour les sciences. Durant deux jours et deux nuits nous y restâmes enfermés, entourés de feu et de mitraille. Pendant ces tristes heures, M. Regnault complétait ses analyses et, privé de ses aides, il exécutait une de ses dernières expériences sur les animaux. Un de nous s'efforçait à poursuivre ses études d'astronomie, un autre, de mathématiques. Chacun tâchait à se soustraire à l'idée du présent, et déplorait l'abaissement de l'avenir... En attendant, tâchons de produire force journaux, des feuilletons, des romans, des drames ; battons-nous dans les rues, souillons le théâtre et disons toujours que nous sommes la nation la plus éclairée de l'univers !"

N'y a-t-il pas tout un cours de philosophie et de science sociale dans le spectacle de ces quelques savants illustres entre les illustres, continuant de leur mieux leurs observations, leurs expériences et leurs écrits à l'abri de la mitraille, il est vrai, mais au bruit du canon et aux cris d'une populace ameutée par les intrigans et les déclamateurs du jour ? Où était alors la civilisation ? A coup sûr elle n'était point dans la rue ni sur la place publique. Et quelle simple et tranquille ironie ! Comme elle prend en pitié des choses que l'on regarde comme le *nec plus ultra* du progrès moderne. *Force journaux !....* Mais voilà Biot coupable d'*obscurantisme* au premier chef ! Eh ! que va-t-on penser en Amérique, où l'on mesure rigoureusement l'intelligence d'un peuple par la surface totale des carrés de papier en circulation ?

Il y a de plus dans ces paroles mélancoliques un accent religieux que personne ne saurait méconnaître. C'est que Biot, comme tant d'autres savants, a vu clairement l'auteur de la nature dirigeant la marche de l'univers. Aussi nous dit-il ailleurs : "Quand notre entendement peut tout au plus arriver jusqu'à reconnaître la disposition extérieure de l'organisme et à saisir les *relations intentionnelles* qu'ont entr'elles quelques-unes des pièces qui le composent, il y aurait ce me semble une contradiction logique à ne pas voir au fond de cet ensemble, le principe intelligent lui-même ayant tout ordonné et tout réglé !"

Ceux qui ne connaissaient point Biot comme écrivain, se sont étonnés de le voir entrer à l'académie. Ceux qui au contraire avaient lu ses ouvrages ont dû seulement s'étonner de ce qu'il n'y eût pas été appelé vingt ans plus tôt. Une foule d'illustrations assistait à la séance de réception. Il est vrai que M. Guizot était chargé de répondre au récipiendaire, et que l'on attendait de lui l'équivalent d'un manifeste politique, dissimulé sous toutes les précautions oratoires, et sous toutes les allégories dont un discours académique est si éminemment susceptible. Le prédécesseur de M. Biot, Lacretelle, l'historien, dont il s'agissait suivant l'usage *antique et solennel* de faire l'éloge, prêtait admirablement par les diverses époques de sa vie, à ce que les uns redoutaient et que les autres espéraient de l'ancien ministre. Cependant quelque fût l'intérêt qui s'attachait à ce point de vue au discours de M. Guizot, quelque redoutable que fût le contact d'une réputation aussi éclatante et aussi universelle, d'une éloquence aussi retentissante, le savant ne fut nullement éclipsé par l'homme d'état. D'une haute taille, doué d'une figure dont l'expression est à la fois douce et fine, M. Biot,